

6187

HISTOIRE DE LA BARBE

CHEZ DIVERS PEUPLES
ET PLUS PARTICULIÈREMENT
CHEZ LES FRANÇAIS

MÉMOIRE

LU A LA SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE, DES SCIENCES ET DES ARTS
DE LIMOGES LE 30 JUIN 1843

PAR M. SAUGER-PRÉNEUF

PROFESSEUR HONORAIRE AU COLLÈGE ROYAL, ET ASSOCIÉ-CORRESPONDANT
DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS
DE BORDEAUX



BIBL-
LIMOGES

LIMOGES
IMPRIMERIE DE CHAPOULAUD FRÈRES

—
1843

THE HISTORY

OF THE

REIGN

OF

THE

REIGN

6187
lit
F5488/5
ex. 1

HISTOIRE DE LA BARBE

CHEZ DIVERS PEUPLES.

MESSIEURS,

Le désir de se distinguer est un sentiment qui naît avec l'homme ; il est commun aux deux sexes , mais il prend un caractère différent dans l'un et dans l'autre. Chez les hommes, c'est une espèce de vanité ; dans la femme, c'est le principe de la coquetterie. Si la nature nous a doués d'avantages extérieurs , nous voulons y ajouter encore par la parure ; si elle nous en a privés , nous essayons de réparer ce tort par les ornements de la toilette ; et il est bon de remarquer que les personnes les plus disgraciées par elle apportent plus de recherche , et font plus d'efforts pour se venger de l'ingratitude dont elles l'accusent en secret. C'est sans doute un mauvais calcul de la coquetterie ou de la vanité , puisqu'il fait ressortir davantage l'absence des dons qu'on regrette de ne pas avoir ; mais c'est une preuve de la force de ce sentiment inné dont j'ai parlé. La mode est née de ce sentiment. L'empire de la mode s'étend à tout et partout. Elle règne chez les peuples sauvages comme chez les nations les plus civilisées. L'histoire des modes ; étudiée sous un point de vue philosophique , pourrait fournir autant de matériaux pour la connaissance de l'esprit humain que celle des opinions qui ont agité le monde. On y verrait les passions en jeu aussi vives , aussi actives , aussi intolérantes que dans les querelles

philosophiques, que dans les disputes de la scolastique. Il faut reconnaître cependant que, dans les débats de la mode, on a rarement vu de ces haines violentes, de ces excès sanglants qui ont trop souvent déshonoré les opinions humaines; et cela tient sans doute à la frivolité, à l'inconstance de la mode, qui, de sa nature, est essentiellement et constamment mobile.

Entre les mille et un sujets de mode dont on pourrait faire l'histoire en particulier, j'ai choisi, Messieurs, celui de la barbe.

Les hommes, dans tous les temps, ne se sont pas montrés moins changeants sur l'usage qu'ils devaient faire de cette excroissance dont la nature a garni leur menton, que les femmes sur les objets de leur parure. Ouvrez, Messieurs, l'histoire des différents peuples, et vous n'y trouverez aucune uniformité sur l'usage de laisser croître leur barbe, et sur les différentes formes qu'ils voulaient y donner.

Si nous remontons au premier berceau des générations, nous voyons que la barbe date de la création d'Adam. Dieu, dans sa sagesse, ne pouvait pas ne pas attacher, au menton de l'homme, sa créature privilégiée, créature faite à son image, ce noble ornement, signe de sa puissance et de sa virilité. Les descendants de notre premier père la conservèrent respectueusement, obéissant, en cela, au précepte consigné dans le Lévitique : *Non radetis barbam*.

Les Assyriens furent les premiers qui renoncèrent à leur barbe. Mais, Messieurs, fut-ce de leur propre volonté, ou plutôt ne furent-ils pas forcés de faire ce douloureux sacrifice par Sémiramis, leur reine, cette femme orgueilleuse qui ne manquait pas de certaines vertus mâles et héroïques, mais qui, poussée par une sotte vanité ou par une basse jalousie, fit tomber, en un jour, la barbe de tous ses sujets?

Les anciens Grecs laissaient croître leur barbe, qu'ils regardèrent long-temps comme un ornement; mais dans la suite ils s'en défirent comme d'un poids inutile. Les Egyptiens et plusieurs peuples de l'Asie, regardant aussi la barbe comme une superfluité, étaient dans l'usage de la raser, excepté dans les jours de deuil de la mort du bœuf Apis. Les Israélites, ayant pénétré en Egypte, portaient la barbe

longue, en présence de leurs oppresseurs, et leur respect pour cet ornement allait jusqu'au fanatisme, puisqu'il est dit que David mit à feu et à sang le pays des Ammonites, qui avaient eu l'insolence de couper la moitié de la barbe à leurs ambassadeurs.

Ce fut sous le règne d'Alexandre que l'on commença à se raser à Athènes. Ce grand conquérant recommanda à ses soldats de se raser le visage et de se couper les cheveux, de peur que les ennemis ne les saisissent par la barbe; et cet ordre du conquérant en introduisit la mode en Macédoine, où elle subsista long-temps. Les Lacédémoniens ne se rasaient point : ce peuple, qui affectait en tout un air de simplicité et de gravité, laissait croître sa barbe, et la plupart des Lacédémoniens la portaient si longue qu'ils en étaient couverts. C'était surtout par leur barbe qu'on les distinguait des autres peuples de la Grèce.

Dans leur enthousiasme, les Grecs lui décernèrent les honneurs de l'apothéose. Elle flotta majestueusement sur la poitrine de leurs dieux, comme un attribut de la puissance céleste; elle s'arrondit avec grâce autour du menton de Vénus adorée sous le nom de *Vénus barbue*; elle fut consacrée à la Miséricorde, en mémoire de l'usage des suppliants, qui la pressaient dans leurs mains pour s'attirer la compassion. Elle devint même une décoration glorieuse portée par les femmes d'Argos qui, sous la conduite de la noble Télésilla, avaient chassé de leur ville les armées de deux rois de Sparte. Voici, Messieurs, ce qui est dit dans une loi de ce pays : « Les veuves d'Argos qui se sont mariées avec des voisins auxquels on a donné droit de cité, pour réparer les pertes de la guerre, auront des barbes feintes au menton quand elles entreront dans la couche nuptiale ».

Je vous le demande, Messieurs, si, à aucune autre époque, le règne de la barbe fut plus brillant, plus honoré.....

Les philosophes conservaient leur barbe autant par mépris des ajustements du corps que par nonchalance et par affectation. Souvent leur mérite se mesurait sur sa longueur : de là cet adage si connu : « Tant vaut la barbe, tant vaut l'homme ».

Les Romains portèrent la barbe fort longue, ainsi que les

cheveux fort courts pendant plusieurs siècles. Ce ne fut que vers l'an de Rome 454 que P. Terentius-Menas amena des barbiers de Sicile. Alors les Romains, à l'imitation des Grecs, quittèrent leur barbe. Scipion-l'Africain fut le premier qui introduisit la mode de se faire raser tous les jours. Les ombres des vieux Romains durent sans doute frémir d'indignation, dans leurs sépulcres, d'une pareille innovation : aussi, pour apaiser leurs mânes irrités, ceux qui se faisaient raser pour la première fois s'empressaient-ils de consacrer à quelque divinité les prémices de leur barbe. Ce fut sans contredit dans cette intention que Néron, au rapport de quelques historiens, monta les cent degrés du Capitole, à l'instar d'un triomphateur, pour y déposer sur l'autel de Jupiter les premiers poils de sa barbe, enfermés dans un vase d'or entouré de perles du plus grand prix.

Dans les jours de deuil et de tristesse, les Romains laissaient croître leurs cheveux et leur barbe ; les Grecs, au contraire, qui conservaient leur barbe, la coupaient ces jours-là. Les quatorze premiers empereurs se firent raser. Au temps de Justinien, les longues barbes reparurent en Orient, et les peuples du nord les portèrent en Italie, au moyen âge, avec leurs autres usages.

Arrivons en France, Messieurs : qu'y verrons-nous ? des querelles, des disputes, des guerres même des plus vives, des plus acharnées pour ou contre le culte de la barbe. Mais rassurez-vous, Messieurs, ces querelles, ces disputes, ces guerres ne coûteront ni sang ni larmes aux vaincus, elles couvriront tout au plus de ridicule ses partisans ou ses ennemis.

Lorsque Clodion-le-Chevelu pénétra dans les Gaules (1) au commencement du v^e siècle, les Francs qui suivaient ses drapeaux se rasaient le visage, et ne conservaient que quelques poils sur la lèvre supérieure. La mode des moustaches, aujourd'hui si répandue, n'est donc pas nouvelle. Nous lisons dans Sidoine-Apollinaire que les Francs arrangeaient ces moustaches avec un peigne. Nos porte-moustache ne font-ils pas de même de nos jours, et le peigne à moustaches

(1) *Histoire des modes françaises.*



n'est-il pas de rigueur pour ceux mêmes dont la barbe garnit les deux tempes , et qu'on désigne par le nom de *favoris* ?

Les moustaches disparurent sous Théodoric , roi des Goths ; mais Clovis les remit en vigueur à la cour. S'agissait-il de faire des adoptions , de contracter des alliances , de témoigner de l'amitié à quelqu'un , de s'engager à le protéger , c'était par l'attouchement de la barbe que tous ces actes se validaient.

Arracher un poil de la barbe , tirer les moustaches , était un crime des plus punissables.

L'histoire de nos rois ne nous apprend-elle pas que raser un prince c'était le rendre indigne du trône , et incapable d'y jamais monter ? La barbe était donc un signe de distinction , un titre sacré et vénérable.

Sous Childebert I^{er}, fils de Clovis , les Français cessèrent de se raser entièrement le visage. A l'imitation de leur roi , ils conservèrent un petit bouquet de barbe à l'extrémité du menton ; puis peu à peu ce bouquet s'étendit le long des joues , et au commencement du VII^e siècle , la barbe était très-ample et très-commune en France. Les gens d'église n'adoptèrent point cette mode , et nul n'était admis dans le clergé à moins qu'il n'y eût renoncé.

Comment se fait-il donc , Messieurs , que , deux siècles plus tard , les mêmes gens d'église qui avaient fulminé contre les barbes quand les laïques les entretenaient , laissèrent croître la leur au moment où les laïques les abandonnaient ? N'est-ce pas une suite naturelle de cet esprit de contradiction qu'on a reproché si souvent à notre nation , et que nous ne justifions que trop par l'inconstance de notre caractère et la versatilité de nos opinions ? Nous trouverons la confirmation de ce que j'avance dans la suite de l'histoire de la barbe.

Quand les Normands , qui ne portaient que des moustaches fort courtes (1) , vinrent faire trembler Paris , les barbes étaient en grande vogue en France ; on leur donnait diverses formes , diverses figures. Pendant un temps on les sépara en trois parties. On avait de la barbe des deux côtés des tempes , sous le nez et au bas du menton ; puis on supprima la barbe des tempes , et l'on réunit les moustaches à celle du menton. La mode changeait toutes les années , et ,

(1) *Histoire des modes françaises.*

à chaque révolution, la mode nouvelle avait ses ennemis et ses partisans.

Plus les Français d'alors s'appliquaient à donner à leur barbe une forme prétendue élégante, plus ils se glorifiaient de la conserver, et ceux qui avaient le menton bien fourni étaient les plus considérés. Le haut mérite semblait résider dans une barbe abondante.

Notre bon Lafontaine, fidèle à cette tradition, n'a-t-il pas dit dans une de ses fables, en parlant du bouc :

« Si le ciel t'eût.... donné, par excellence,
» Autant de jugement que de barbe au menton,
» Tu n'aurais pas à la légère, etc. »

Plusieurs héros du ^x^e siècle n'eurent pas d'autre épithète que celle qu'ils durent à leur barbe : tels furent *Geoffroi-le-Barbu*, *Beaudouin-à-la-Longue-Barbe*.

La barbe régnait en France au ^{xiii}^e siècle. Elle disparut sous Louis-le-Jeune. Les moustaches elles-mêmes subirent une réforme; on les porta en vergettes, et l'on finit par les supprimer tout-à-fait.

Vers le milieu du ^{xiv}^e siècle la mode de la barbe essaya de rentrer en France. Philippe-de-Valois l'accueillit à sa cour, et son exemple, comme on le pense bien, eut des imitateurs. Mais ce triomphe ne fut que passager. La mort du monarque y mit fin, et la barbe, n'ayant plus de protecteur, fut bientôt négligée.

Il va donc enfin disparaître cet ornement qui distingue d'une manière si frappante les deux sexes, ce signe non équivoque de la virilité! *Barba virum facit*, selon l'expression du poète; ce signe qui irritait tellement l'évêque de St-Malo qu'il fut obligé, dans ses Statuts synodaux de 1370, de défendre expressément à son clergé de porter des barbes longues et des moustaches tombantes.

Mais non, consolez-vous, partisans de la barbe. Un accident arrivé à François I^{er} va lui rendre une partie de son ancien lustre. Les belles chevelures tomberont; mais les barbes reparaîtront, et les moustaches seront réhabilitées. Et en effet on leur donna des formes gracieuses : au lieu d'être tombantes comme autrefois, elles furent horizontales, et

bientôt elles furent relevées. Cette mode, qui ne gardait plus aucune mesure, rencontra toutefois de vives et fortes oppositions. Le parlement de Toulouse défendit de porter la barbe longue, et son arrêt fut si fidèlement exécuté qu'un gentilhomme porteur d'une longue barbe demandant justice à cette compagnie, il lui fut répondu qu'il n'aurait audience qu'après qu'il se serait rasé. Le parlement de Paris ne se montra pas moins intolérant pour les barbes. François Olivier, devenu depuis chancelier de France, s'étant présenté pour être reçu maître des requêtes, sa barbe effraya les chambres assemblées, qui rédigèrent une protestation, et Olivier ne fut reçu qu'à la charge qu'il abdiquerait sa longue barbe.

Les gens d'église s'élevèrent plus hautement que les parlements contre la mode des barbes longues (1); ils la représentèrent comme un raffinement de coquetterie indigne d'un homme et d'un chrétien. Ce dernier mot, qui était un reproche sanglant fait aux laïques, dut sans doute les faire trembler pour leurs barbes, alors surtout que le scepticisme du XVIII^e siècle n'avait pas encore envahi la société, et ils allaient volontiers en faire le sacrifice lorsque l'orage vint fondre plus particulièrement sur le clergé lui-même. Des abbés coquets, des prélats de cour, avaient arboré la longue barbe : *Barbæ sacra fames!* On cria contre eux à la nouveauté, à la profanation (2). On rechercha soigneusement

(1) *Histoire des modes françaises. — Trévoux. — Encyclopédie.*

(2) Le chapitre d'Orléans n'aimait point les visages velus. On trouve, en date du 4 mai 1556, une lettre du roi Henri II qui ordonne aux chanoines de cette ville de recevoir pour évêque M. de Morvillers, quoiqu'il eût le menton garni de poil.

Le chapitre de Notre-Dame, en 1555, avait montré la même répugnance pour la barbe de Pierre Lescot, nouveau chanoine, qui ne dut qu'à son mérite l'avantage d'être reçu.

Les chanoines du Mans ne furent pas si complaisants que ceux de Paris. Leur évêque, étant mort, eut pour successeur Charles d'Angennes, depuis cardinal. On refusa de le recevoir tant qu'il conserverait sa barbe. D'Angennes en fut désespéré. Il ne fallut pas moins d'une lettre de jussion de Henri II pour que l'évêque, malgré les protestations des chanoines, fit son entrée dans leur église avec sa barbe.

Le chapitre de Clermont n'avait pas moins d'horreur pour la barbe

les anciens réglemens de l'église sur la barbe des prêtres ; on nota le canon 44^e du concile de Carthage ; on feuilleta les saints pères , les casuistes , les théologiens , l'excommunication de Photius , les lettres de Grégoire VII ; les statuts de l'évêque de St-Malo ne furent point oubliés , et l'on forma de tout ce recueil d'érudition un corps de doctrine capable d'écraser les partisans des longues barbes. Déjà les anti-barbistes se croyaient sûrs du triomphe ; dans leurs transports de joie ils criaient : *Væ victis!* Mais tout n'est pas désespéré : Camille était aux portes de Rome ; les vaincus se relèvent ; ils trouvent à leur tour des armes pour se défendre (1) dans les écrits de St Jérôme , qui blâme ceux qui se rasent le visage ; dans Clément d'Alexandrie , qui permet seulement de couper les poils de dessous le nez quand ils incommode en retombant dans la bouche ; dans St Epiphane , qui déclame contre les hérétiques Massaliens au visage rasé. Les esprits bientôt s'échauffèrent : *non modus in rebus* ; on ne connut plus de mesure , comme il arrive toujours dans les disputes les plus frivoles. Quelques gens sensés essayèrent pourtant de calmer les esprits ; mais la raison se fait-elle jamais entendre dans les fureurs de parti ? En fait de mode , comme en fait de politique , l'expérience de tous les siècles nous démontre qu'elle n'est jamais écoutée.

Que pensez-vous , Messieurs , que va faire la Sorbonne au milieu de cette conflagration générale ? va-t-elle rester les bras croisés , elle conservatrice née du dépôt des saines doctrines ? va-t-elle rester indifférente à des disputes aussi ridicules que scandaleuses ? Non , Messieurs , les docteurs

que ceux d'Orléans et du Mans. Les chanoines usèrent de plus d'adresse. Ils ne protestèrent pas publiquement ; mais , lorsque Guillaume Duprat , fils du cardinal Duprat , se présenta la barbe au menton pour faire son entrée , le doyen , accompagné des chanoines , lui présenta des ciseaux dans un bassin d'argent , en l'assurant qu'ils ne le recevraient ni ne le complimenteraient qu'après qu'il aurait renoncé à sa barbe. Duprat , convaincu qu'une barbe valait moins qu'un évêché , et qu'il est souvent nécessaire de respecter les préjugés du peuple , prend les ciseaux , et fait généreusement le sacrifice que son clergé exige.

(1) *Histoire des modes françaises.*

vont se jeter dans la mêlée, et de la question de la barbe, débattue avec toute la gravité digne d'un pareil sujet, il va sortir un décret qui décidera que la barbe est contraire à la modestie, qui doit être la principale vertu d'un ministre des autels.

Les temps étaient bien changés, Messieurs, puisque nous voyons que, en 1533 (1), un auteur nommé Pierrius-Valerianus publia l'éloge de la barbe des prêtres, qu'il dédia au cardinal de Médicis, et dans lequel il établissait que rien n'est plus beau pour un homme, plus majestueux pour un prêtre, plus convenable à la religion, à la nature et aux lois que l'entretien de la barbe.

Un médecin hollandais ne poussa-t-il pas même l'audace jusqu'à taxer d'impiété ceux qui voulaient abattre les barbes ?

Les laïques furent assez prudents pour ne point épouser ces querelles puériles. Ce fut même à la faveur des disputes sacerdotales que le culte de la barbe fit d'immenses progrès parmi eux. Chaque jour on vit son domaine s'agrandir, et l'église, divisée, lui fournit elle-même des partisans et des défenseurs.

Les vénérables capucins lui vouèrent un attachement inviolable, et ils lui furent fidèles jusqu'à la révolution de 1789, époque où, s'il est permis de plaisanter dans une matière aussi sérieuse, la révolution fit la barbe à bien d'autres privilèges.

La barbe se vit bientôt recherchée, estimée partout. Les cours souveraines, qui lui étaient autrefois si hostiles, devinrent plus tolérantes; la Sorbonne elle-même s'apprivoisa avec elle, et les docteurs se trouvèrent fort heureux de l'appeler à leur secours pour se faire respecter.

La barbe alors couvrait la lèvre supérieure, une partie des joues, tout le bas du visage. Les uns la séparaient par parcelles, les autres la taillaient par degrés, plusieurs la frisaient. Le concile de Bourges de 1564 trouva sans doute cette mode trop mondaine : il commença par la blâmer, et finit par la proscrire tout-à-fait. Les décrets ne parlant heureu-

(1) *Histoire des modes françaises.*

sement que de la barbe des prêtres, les gens du monde continuèrent de conserver la leur, et cherchèrent même à lui donner des formes agréables ou galantes. C'est ainsi qu'on vit des barbes rondes, d'autres pointues, et d'autres carrées. Il y en eut même en éventail, en queue d'hirondelle, etc. On prépara des cires propres à imprimer aux barbes les formes bizarres qu'on voulait leur donner, et même la couleur et l'odeur qu'on leur souhaitait. La toilette des barbes était une affaire importante. Le soir (1) on les enveloppait dans un sac, et, le matin, on mettait la barbe en liberté, et on l'arrosait avec les essences les plus agréables et les plus précieuses (2). On n'apportait pas moins d'attention aux moustaches. Les hommes de bon ton, comme nous le voyons encore de nos jours, portaient sur eux de jolies brosses destinées à redresser les moustaches qui se dérangeaient dans le jour. Souvent les petites maîtresses se chargeaient de cet office; et ce n'était pas une petite faveur que d'avoir les moustaches relevées par la main d'une belle.

Louis XIII parvint à la couronne à l'âge de neuf ans : aussitôt qu'un léger poil follet commença à ombrager son menton,

(1) *Histoire des modes françaises.*

(2) Cette mode n'est pas encore venue, mais elle ne tardera pas à arriver. Il paraît même impossible qu'elle n'arrive pas, car nous sommes des imitateurs, et qui pouvons-nous mieux imiter que les peuples qui sont dans l'usage de porter une longue barbe et des moustaches? La propreté l'exige impérieusement, et la galanterie s'y prête admirablement : quel peuple se flatte d'être plus galant que le peuple français?

Voici ce qui se pratique chez les Turcs et chez tous les peuples de l'Orient :

Les Turcs finissent leurs visites par offrir des présents pour la barbe. Un petit réchaud d'argent, garni d'un couvercle percé en différents endroits, sert à cette cérémonie. On met dans le réchaud du charbon allumé, sur lequel on jette du bois d'aloës, et la fumée s'exhale par les trous du couvercle. Un esclave, un genou en terre, soutient le réchaud sous le menton de chaque assistant.

On dirait que c'est un sacrifice offert à la barbe. L'idole chevelue s'aperçoit bientôt de l'honneur qu'on lui fait, et reçoit avec avidité cette fumée gommeuse, dont elle conserve l'odeur, qui lui sert longtemps de bouquet. — *Mœurs des Turcs.*

il se fit raser. Que dis-je, Messieurs? Louis XIII se plaisait à faire lui-même la barbe aux autres. Je ne parle point ici par figure, c'est de l'histoire que je rapporte. Je lis dans Tallemant-des-Réaux que le père de celui qui disait si insolemment : « *L'Etat c'est moi* », aimait beaucoup à raser, et qu'il rasait fort bien. Un jour il coupa la barbe à tous ses officiers, et ne leur laissa qu'un petit toupet au menton. On fit, à ce sujet, une chanson que vous ne serez peut-être pas fâchés de trouver ici. Cette plaisanterie est une preuve que, dans tous les temps, le Français a aimé à rire, et qu'aucune nation n'a, plus habilement que la nôtre, manié l'arme du ridicule :

Hélas ! ma pauvre barbe,
Qu'est-ce qui t'a faite ainsi ?
C'est le grand roi Louis,
Treizième de ce nom,
Qui toute a ébarbé sa maison.

« Ça, Monsieur de La Force,
» Que je vous la fasse aussi. »
— « Hélas ! Sire, nenni ;
» Ne me la faites pas :
» Plus ne me connaîtraient vos soldats. »

Laissons la barbe en pointe
Au cousin de Richelieu,
Car, par la vertudieu !
Qui serait assez osé
Pour prétendre la lui raser ?

Dès ce moment les longues barbes disparurent. On se contenta d'une petite barbe en pointe, ou seulement d'une paire de moustaches, et, au-dessous de la lèvre, d'une petite touffe de poils en forme de virgule. C'est ainsi que les portraits du cardinal de Richelieu nous le représentent avec des moustaches et le bouquet de barbe au menton. N'était-ce pas là, Messieurs, un signe de décadence? Cet abandon d'une partie de la barbe n'annonçait-il pas que son règne allait finir, et que cette mode, source de tant de débats et de contestations, éprouverait bientôt le sort de tous ces usages

bizarres qui n'ont d'autre fondement que celui de l'inconstance, du caprice et de la fantaisie ?

Un grand monarque s'avance sur la scène du monde. A la vue de ce brillant soleil de grandeur et de magnificence, la France va prendre une face nouvelle. La toile s'anime sous le pinceau de Le Brun, de Le Sueur et de Le Moine ; le marbre respire sous le ciseau de Puget et de Girardon. Tous les arts et toutes les sciences semblent se donner la main pour embellir le siècle de Louis XIV, siècle de foi, siècle de poésie et d'éloquence. Que faut-il donc de plus, Messieurs, pour rendre ce siècle un des plus illustres de notre monarchie ? Le culte de la barbe. Oui, Messieurs, cette barbe si estimée, si vantée, si recherchée, cultivée avec tant de soin, je dirai même avec tant de coquetterie, sous les règnes précédents, nous la voyons entièrement disparaître. Le peigne va devenir le sceptre de la mode. Sous les ciseaux du coiffeur tombent ces belles chevelures, symbole vivant du pouvoir de nos premiers rois, pour faire place à ces énormes perruques dont les boucles flottantes ombragent les épaules de nos hommes de cour, de nos magistrats et de nos poètes. Oh ! que Louis XIV n'a-t-il eu pour les barbes ces égards qu'il a eus pour les perruques ! aucun titre ne manquerait aujourd'hui à la gloire de son règne.

Un fait historique, qui sans doute est ignoré de la plupart d'entre vous, mérite de trouver ici sa place. On lit dans la vie du czar Pierre I^{er}, de ce prince qui ne rougit pas de prendre l'équerre et le compas pour apprendre l'art de construire des vaisseaux ; de ce prince qui fit de si grandes et de si belles choses pour arracher son peuple à la barbarie ; on lit, dis-je, qu'il entreprit de réformer les barbes (1). Pour assurer l'exécution de sa volonté il les soumit à une taxe. C'étaient des commis stationnés à la porte des villes qui percevaient cet impôt. Que pensez-vous, Messieurs, de cette mesure ? croyez-vous que, si pareil impôt était ordonné chez nous, il n'augmenterait pas, sans surcharge pour le pauvre, les ressources de l'Etat de plusieurs millions ? J'abandonne,

(1) *Trévoux*. — *Encyclopédie*.

Messieurs, cette idée à la réflexion et à la sagesse de votre section d'Economie, qui pourra un jour en faire le sujet de ses délibérations.

De toutes les nations qui nous avoisinent aucune n'eut jamais pour la barbe un plus grand amour que les Espagnols et les Portugais. C'était une passion qui conservait quelquefois sa force après le trépas, si toutefois l'on peut ajouter foi à ce que rapporte don Sébastien de Cobarruvias.

« Cid-roi-Dios, dit-il, gentilhomme castillan, étant mort, un juif, qui le haïssait d'une manière extraordinaire, se glissa furtivement dans la chambre où son corps reposait sur un lit de parade. Il se mettait déjà en posture de lui tirer la barbe, lorsque le corps se leva soudain, et, dégainant à moitié son épée, qui se trouvait près de lui, causa une telle frayeur au juif qu'il s'enfuit comme s'il eût eu cinq cents diables à ses trousses. Le corps se remit ensuite sur le lit comme auparavant. »

La barbe n'obtenait pas seulement alors, Messieurs, comme de nos jours, un honneur stérile. On l'estimait autant que l'or et les diamants. Le grand Albuquerque, manquant d'argent, trouva moyen d'en emprunter en donnant pour hypothèque sa barbe ou ses moustaches. Oh ! pourquoi la vertu d'une pareille hypothèque est-elle méconnue aujourd'hui ? Que de jeunes gens qui se livrent à de folles dépenses iraient offrir leur barbe pour garantie à leurs créanciers !

Ne désespérons de rien, Messieurs, nous voyons tous les jours des choses nouvelles si merveilleuses que, quelle que soit notre incrédulité, nous ne pouvons plus dire qu'une chose est impossible.

Une révolution inattendue se prépare pour la barbe ; une ère nouvelle s'ouvre pour elle, ère de joie, d'enthousiasme, de liberté. Des milliers de soldats s'arment pour défendre la patrie menacée. Sur tous les points de la France s'organisent des armées, et leur premier triomphe est aussi celui de la barbe. Oui ! Messieurs, c'est de cette époque de régénération politique que date la résurrection de la barbe. La moustache se relève avec fierté sur la lèvre de nos guerriers, une barbe touffue ombrage le menton de nos sapeurs, et plus d'un a pu dire avec orgueil, en caressant sa barbe, ce que disait

Charlemagne en parlant de la couronne de fer : *Malheur à qui la touche!* Que la moustache du grenadier ait parfois éprouvé un échec, c'est le sort trop ordinaire des combats; mais est-elle jamais sortie honteuse et déshonorée des luttes sanglantes où elle s'est trouvée engagée? Trahis plutôt que vaincus à Waterloo, nos soldats, s'ils ont perdu leurs drapeaux, n'ont pas au moins perdu cette barbe qui a fait trembler pendant plus de dix ans les rois jusque sur leurs trônes.

Vous la voyez aujourd'hui, Messieurs, honorée d'un culte général, culte que j'appelle celui d'un religieux souvenir pour les compagnons d'un héros dont la postérité ne prononcera jamais le nom qu'avec la plus grande vénération.

La manière de porter la barbe n'a point, de nos jours, d'uniformité. Les uns se contentent de simples moustaches, les autres y joignent des favoris; ceux-ci se font un collier de leur barbe, ceux-là la laissent croître sur tout le bas du visage; quelques-uns enfin se bornent à un petit bouquet au bas du menton, ce qui, soit dit sans les offenser, les fait ressembler plutôt à des boucs qu'à des hommes.

La révolution de 1830 a porté la mode de la barbe à son plus haut paroxysme. Constitutionnels, radicaux, légitimistes, communistes, tous façonnent, modifient leur barbe. C'est un vertige, c'est un délire que le règne de la liberté foment et nourrit sans cesse. On ne voit plus dans nos villes que des visages velus. C'est un renouvellement du vi^e et du ix^e siècle.

La mode de la barbe s'est mise de nos jours au-dessus du ridicule : exposée d'abord à ses traits, elle les a repoussés avec dédain; et maintenant elle marche tête levée, et, selon l'expression nouvelle, elle progresse de plus en plus. Où s'arrêtera cette frénésie, Messieurs? Dieu seul le sait; mais ce que je sais aussi, c'est que tout engouement a son terme, et que toute folie a une fin; et je puis, sans craindre d'être accusé de trop de présomption, prédire avec certitude que nos neveux riront un jour de la mode des barbes d'aujourd'hui, comme nous rions nous-mêmes de celles de nos aïeux.